

5. Novembre 1918, la fin de la guerre – le silence

Texte 1

Que chaque homme crie : il y a un grand travail destructif, négatif à accomplir. Balayer, nettoyer. La propreté de l'individu s'affirme après l'état de folie, de folie agressive, complète, d'un monde laissé entre les mains des bandits, qui se déchirent et détruisent les siècles. Sans but ni dessein, sans organisation, la folie indomptable, la décomposition. Les forts par la parole ou par la force survivront, car ils sont vifs dans la défense, l'agilité des membres et des sentiments flambe sur leurs flancs facettés.

La morale a déterminé la charité et la pitié, deux boules de suif qui ont poussé comme des éléphants, des planètes et qu'on nomme bonnes. Elles n'ont rien de la bonté. La bonté est lucide, claire et décidée, impitoyable envers le compromis et la politique.

La moralité est l'infusion du chocolat dans les veines de tous les hommes. Cette tâche n'est pas ordonnée par une force surnaturelle, mais pas le trust des marchands d'idées et accapareurs universitaires.

Sentimentalité : en voyant un groupe d'hommes qui se querellent et s'ennuient, ils ont inventé le calendrier et le médicament sagesse. En collant les étiquettes, la bataille des philosophes se déchaîna (mercantilisme, balance, mesures méticuleuses et mesquines) et l'on comprit pour la seconde fois que la pitié est un sentiment, comme la diarrhée aussi, en rapport au dégoût qui gâte la santé, immonde tâche de charognes de compromettre le soleil.

Je proclame l'opposition de toutes les facultés cosmiques à cette blennorragie d'un soleil putride sorti des usines de la pensée philosophique, la lutte acharnée, avec tous les moyens du

Dégoût dadaïste.

Tout produit du dégoût susceptible de devenir une négation de la famille, est *dada* ; proteste aux poings de tout son être en action destructive : **dada** ; connaissance de tous les moyens rejetés jusqu'à présent par le sexe pudique du compromis commode et de la politesse : **dada** ; abolition de la logique, danse des impuissants de la création : **dada** ; de toute hiérarchie et équation sociale installée pour les valeurs par nos valets : DADA ; chaque objet, tous les objets, les sentiments et les obscurités, les apparitions et le choc précis des lignes parallèles, sont des moyens pour le combat : DADA ; abolition de la mémoire : DADA, abolition de l'archéologie : DADA ; abolition des prophètes : DADA ; abolition du futur : **DADA** ; croyance absolue indiscutable dans chaque dieu produit immédiat de la spontanéité : **DADA** ; saut élégant et sans préjudice, d'une harmonie à l'autre sphère ; trajectoire d'une parole jetée comme un disque sonore cri ; respecter toutes les individualités dans leur folie du moment : sérieuse, craintive, timide, ardente, vigoureuse, décidée, enthousiaste ; peler son église de toute accessoire inutile et lourd ; cracher comme une cascade lumineuse la pensée désobligeante, ou amoureuse, ou la choyer – avec la vive satisfaction que c'est tout à fait égal – avec la même intensité dans le buisson, pur d'insectes pour le sang bien né, et doré de corps d'archanges, de son âme. Liberté : **DADA DADA DADA**, hurlement des couleurs crispées, entrelacement des contraires et de toutes les contradictions, des grotesques, des inconséquences : **LA VIE**.

TRISTAN TZARA

Tristan Tzara, « Manifeste Dada 1918 », revue *Dada3*, Zurich, Décembre 1918, réédition Jean-Michel Place, 1981, p. 144.

Texte 2 (A)

- Oui, Madame Quignon, je vous dis que c'est une ordure, cette femme-là.
- Bah ! répondait la concierge en tournant son ragoût, c'est toujours une fois qu'on les a quittés que les hommes s'aperçoivent de ces choses-là.

Sulphart, vexé, remontait alors dans son logement, où sa femme n'avait laissé qu'un lit-cage, une chaise cannée et un beau calendrier qu'on leur avait offert pour leur mariage. Depuis huit jours qu'il était revenu, il traînait désœuvré dans Rouen, allait voir les anciens amis de leur ménage, tuait le temps chez le marchand de vin, attendait les camarades à la porte de l'usine, et, partout, il ne parlait que de sa femme, même à ceux qui ne l'avaient pas connue.

- Foutre le camp avec les bois, la garce !... Et pas une lettre, rien...

A raconter éternellement la même histoire, il avait vite lassé tout le monde. Les femmes, généralement, lui donnaient tort, disant que Mathilde ne pouvait pourtant pas rester toujours seule à s'embêter, que « ça » durait depuis trop longtemps et que les hommes auraient peut-être fait pire à la place des femmes.

Sulphart s'aigrissait. Il n'avait eu que des déceptions depuis son arrivée. A la caserne, où il comptait retrouver les effets de civil qu'il avait laissés le 2 août 1914, le sergent-major avait haussé les épaules : « Les fringues ? Elles étaient loin... » On avait bien fait des paquets de vêtements, soigneusement étiquetés, malheureusement, les uns avaient laissé un morceau de fromage dans leur poche, les autres un sandwich ou un reste de saucisson, tout cela avait pourri, les rats et la vermine s'y étaient mis et il avait fallu tout brûler.

C'est une Œuvre qui dut l'habiller, et, comme chaussures, on lui laissa à titre de souvenir ses brodequins des tranchées, tout racornis de boue. A l'atelier, il n'avait pas retrouvé sa place, le patron ayant sous-loué à une usine de munitions, et au Chemin de fer, on l'avait trouvé trop faible. D'ailleurs, il cherchait de l'ouvrage sans désir d'en trouver, s'en remettant au hasard pour le nourrir quand il aurait mangé ses quelques francs, et trop habitué à trouver son rata prêt à la roulante pour ne pas admettre que la soupe était due aux hommes comme la lumière du jour. Tout lui semblait marcher de travers et il disait :

- S'il y avait autant de pagaille et de saloperies au front comme il y en a à l'arrière, les Boches seraient à Bordeaux depuis une paie.

En rentrant le soir – souvent avec un verre de trop – il s'arrêtait chez sa concierge, et, avant de monter dans sa chambre nue, il se soulageait de tout ce qu'il avait de rage au cœur et de peine cachée. Ce malheur injuste – sa femme partie – dressait autour de lui quatre murs de prison où il se cognait la tête.

- Non, après ce que j'en ai bavé, c'est tout de même de trop... C'est qu'on a souffert, nous autres, madame Quignon... Tenez, à Craonne, figurez-vous.

Mais la concierge levait aussitôt les bras, comme pour demander grâce :

- Ah ! monsieur Sulphart, suppliait-elle, ne me racontez plus de ces histoires de tranchées, on en a les oreilles rebattues.

Découragé, il montait se coucher. Il avait planté une baïonnette dans le plancher, à la tête de son lit, et cela lui servait de bougeoir, comme au front. Il sortait d'un placard des illustrés poussiéreux, de vieux journaux, et les lisait pour s'endormir. C'est ainsi qu'il tomba sur l'article publié d'un académicien : « Nous avons contacté envers nos poilus une dette de reconnaissance que nous n'oublierons jamais, disait l'écrivain. Nous sommes débiteurs de toutes les souffrances que nous n'avons pas subies... ».

Sulphart découpa l'article et le rangea dans son calepin.

Texte 2 (B)

Il arriva à Paris avec seulement sept francs en poche, mais, le matin même, il était embauché pour le lendemain dans une maison de Levallois. Pour la première fois depuis qu'il avait repris le veston de civil, il se sentit heureux. Quinze francs par jour ! Il supputait tout ce qu'il allait avoir de bien-être, de bonheur, pour ses quinze francs.

C'était son tour maintenant de « se la couler douce ». Il allait se faire de bons copains – des gars qui seraient allés au front comme lui – il dénicherait un petit bistrot convenable pour manger à midi, il trouverait une chambre pas trop loin, pour pouvoir se lever tard. Déjà, en traversant les ateliers, il avait remarqué des ouvrières, une surtout, qui riait en relevant ses cheveux d'une main noircie par la potée. Cela le faisait sourire de penser à elle.

- C'est du sérieux, ces poules-là... Ça sait tenir une maison.

Il suivait son petit rêve, les yeux distraits, quand une auto remplie de grues et d'uniformes chics faillit le renverser. D'un recul brusque, il évita le capot.

- Embusqué ! lui cria celui qui était au volant.

Sulphart fit mine de s'élancer, mais il se contenta de montrer le poing à la voiture, en hurlant des injures dont les passants seuls purent bénéficier.

L'insulte reçue lui pesa sur le cœur pendant tout le déjeuner, et, pour la faire descendre, il reprit trois fois du vieux marc avec son café. Alors, ragaillard, il alla faire un tour sur les boulevards. A la porte d'un journal où le communiqué était affiché, des gens discutaient.

- On devrait faire une grande offensive, disait d'une voix courte un gros monsieur aux yeux en boule.

- Avec ta viande, lui cria Sulphart dans le nez.

Tous ces civils qui osaient parler de la guerre le mettaient hors de lui, mais il ne détestait pas moins ceux qui n'en parlaient pas, et qu'il accusait d'égoïsme.

En flânant devant les boutiques, il aperçut à la devanture d'un bureau de tabac, un tableau superbe, en couleurs, qui l'arrêta émerveillé. Formé d'une douzaine de cartes postales assemblées, ce chef-d'œuvre représentait une femme géante, en cuirasse d'argent, qui tenait une palme d'une main, une torche de l'autre et semblait conduire une farandole où l'on reconnaissait des soldats gris, des soldats verts, des soldats kaki. Le soldat français, crut-il remarquer, lui ressemblait comme un frère, et cela le flatta infiniment. Il entra et demanda à la marchande :

- Combien votre truc ?

- Trois francs, dit la patronne.

Sulphart fit la grimace en pensant qu'il ne lui restait que trente-huit sous.

- J'en voudrais seulement une, celle du bas, insista-t-il... Où qu'il y a un poilu qui me ressemble.

La buraliste haussa les épaules.

- On ne détaille pas, répondit-elle sèchement.

Sulphart sentit qu'il devenait tout rouge. Et d'un coup rageur, frappant le comptoir de sa main mutilée, il gronda : « - Et ma main, moi, je ne l'ai pas détaillée ? »

La marchande cligna simplement des yeux, comme si ces cris lui faisaient mal, mais sans lever la tête, et elle continua à peser du tabac à priser.

- Enfin, dit Sulphart en s'adressant à un monsieur qui choisissait des cigares, s'il y en a qui reviennent du front, ils doivent comprendre que je l'aie à la caille.

Le client fit un vague signe de tête, se retourna et prit du feu, à larges bouffées. Les consommateurs, à côté, regardaient le fond de leur verre et le garçon, pour ne rien entendre, avait ouvert un journal. Sulphart les ayant regardé tous, comprit et haussa les épaules, déjà résigné.

- Ça va bien, dit-il, jetant trente sous sur le comptoir. Tenez, donnez-moi un paquet de cigarettes jaunes, ça fait longtemps que je n'ai fumé que du gros.

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois* (1919), Albin Michel, chapitre XVI, « Le retour du héros ».

Texte 3

Je n'avais plus à essayer de scènes de famille. Je reprenais les bonnes conversations avec mon père, le soir, devant le feu. En un an, j'étais devenu un étranger pour mes sœurs. Elles se réapprivoisaient, se réhabituèrent à moi. Je prenais la plus petite sur mes genoux, et, profitant de la pénombre, la serrais avec une telle violence, qu'elle se débattait, mi-riante, mi-pleurante. Je pensais à mon enfant, mais j'étais triste. Il me semblait impossible d'avoir pour lui une tendresse plus forte. Étais-je mûr pour qu'un bébé me fût autre chose que frère ou sœur ?

Mon père me conseillait des distractions. Ces conseils-là sont engendrés par le carlem. Qu'avais-je à faire, sauf ce que je ne ferais plus ? Au bruit de la sonnette, au passage d'une voiture, je tressaillais. Je guettais dans ma prison les moindres signes de délivrance.

A force de guetter des bruits qui pouvaient annoncer quelque chose, mes oreilles, un jour, entendirent des cloches. C'étaient celles de l'armistice.

Pour moi, l'armistice signifiait le retour de Jacques. Déjà, je le voyais au chevet de Marthe, sans qu'il me fût possible d'agir. J'étais éperdu.

Mon père revint à Paris. Il voulait que j'y retournasse avec lui. « On ne manque pas une fête pareille ». Je n'osais refuser. Je craignais de paraître un monstre. Puis, somme toute, dans ma frénésie de malheur, il ne me déplaisait pas d'aller voir la joie des autres.

Avouerais-je qu'elle ne m'inspirât pas grande envie. Je me sentais seul capable d'éprouver les sentiments qu'on prête à la foule. Je cherchais le patriotisme. Mon injustice, peut-être, ne me montrait que l'allégresse d'un congé inattendu : les cafés ouverts plus tard, le droit pour les militaires d'embrasser les midinettes. Ce spectacle, dont j'avais pensé qu'il m'affligerait, qu'il me rendrait jaloux, ou même qu'il me distrairait par la contagion d'un sentiment sublime, m'ennuya comme une Sainte-Catherine.

Raymond Radiguet, *Le Diable au corps* (1923), Grasset, réédition Gallimard, folio, p. 171-172.

Texte 4

Rumelles leva le nez en l'air et dit : « Le ciel est clair, ils pourraient bien venir, cette nuit... Je retourne au ministère, voir s'il y a du neuf. Mais, d'abord, je vais vous déposer chez vous. »

Avant de monter dans la voiture, où déjà Antoine avait pris place, il acheta plusieurs feuilles du soir à une vendeuse de journaux.

« Bourrage de crâne », murmura Antoine.

Rumelles ne répondit pas tout de suite. Il prit la précaution de clore le châssis vitré qui les séparait du chauffeur.

« Bien sûr, bourrage de crâne ! » fit-il alors, en se tournant presque agressif vers Antoine. Comment ne comprenez-vous pas que l'approvisionnement régulier en nouvelles rassurantes est aussi essentiel pour le pays que le ravitaillement en vivres ou en munitions ?

- C'est vrai, vous avez charge d'âmes », lança ironiquement Antoine.

Rumelles lui tapota familièrement le genou :

« Allons, allons, Thibault, soyez sérieux. Réfléchissez. Que peut un gouvernement en guerre ? Diriger les événements ? Vous savez bien que non. Mais diriger l'opinion ? ça oui : c'est même la seule chose qu'il puisse faire !... Eh bien, nous nous y employons. Notre principal travail, c'est – comment dirais-je ? – la transmission *arrangée* des faits... Il faut bien alimenter sans cesse la foi de la nation en sa victoire finale... Il faut bien protéger, quotidiennement, la confiance qu'elle a mise, à tort ou à raison, dans la valeur de ses chefs militaires ou civils...

- Et tous les moyens vous sont bons !

- Bien sûr !

- Le mensonge organisé !

- Franchement : croyez-vous possible de laisser dire – je ne sais pas, moi... - que nos bombardements aériens sur Stuttgart et sur Carlsruhe ont fait, dans la population civile, infiniment plus « d'innocentes victimes », que tous les obus que la Bertha pourra lancer sur Paris ?... Ou bien, que la campagne des sous-marins boches, que nous avons présentée comme un crime de lèse-humanité, était, pour les Centraux, une opération nécessaire, la seule chance qu'il leur restait de briser notre résistance après l'échec des offensives de 1916 ?... Ou bien, que le fameux torpillage du *Lusitania* était, à tout prendre, un acte de représailles parfaitement justifié, une très bénigne réponse, en somme, à ce blocus implacable qui a déjà tué, en Allemagne et en Autriche, dix ou vingt mille fois plus de femmes et d'enfants qu'il n'y en avait sur le *Lusitania* ?... Non, non, la vérité est très rarement bonne à dire ! Il est indispensable que l'ennemi ait toujours tort, et que la cause des Alliés soit la seule juste ! Il est indispensable...

- ...de mentir !

- Oui, ne fût-ce que pour cacher, à ceux qui se battent, ce qui se trame à l'arrière ! Ne fût-ce que pour cacher à ceux de l'arrière les choses effroyables qui se passent au front !...Indispensable de taire, aux uns comme aux autres, ce qui se fait dans la coulisse des chancelleries, chez l'adversaire, chez les neutres ! Mais oui, mon cher ! Aussi, le plus clair de notre activité – je veux dire l'activité des chefs civils – est-elle employée... pas seulement à mentir, comme vous dites, mais à *bien* mentir ! Ce qui n'est pas toujours facile, veuillez le croire ! Ce qui exige une longue expérience, et une ingéniosité, un esprit d'invention, qui ne soient jamais à court. Il y faut une espèce de génie... Et, je peux l'affirmer : l'avenir nous rendra justice ! Dans ce domaine du *mensonge utile*, nous avons en France, accompli des prodiges, depuis quatre ans ! »

Texte 5

Mais enfin j'étais de ceux qui achevèrent leurs années de collège après la Marne, et qui eurent les grandes révélations de l'adolescence finissante pour les distraire et les accaparer dans cette guerre qui s'installait, qui virent la double face de la vie réelle avec ses mensonges officiels, l'écœurante et fausse image d'Epinal que démentaient les permissionnaires, et la noce organisée de l'arrière ; j'étais de ceux qui applaudissaient les jambes de Mlle Pierly, montrant la première jupe courte dans la revue 1915 de Rip au Théâtre-Antoine, et le *C'est la guerre-guerre-guerre – Trou-du-cul-champignon-tabatière* qui faisait vers la même époque le scandale de la réouverture de l'Olympia ; j'étais de ceux qui sachant qu'ils allaient partir à leur tour et ne croyant pas à l'avenir, à la vie qui continue, entendaient s'en payer leur saoul de jeunesse, et vomissaient les homélies patriotiques et le bourrage de crânes, les poncifs de la guerre, la tartufferie de ces gens d'âge et de raison qu'ils voyaient à l'arrière s'envoyant les femmes jeunes de ces jeunes hommes absents ; j'étais de ceux qui, au fond, attendaient avec une certaine impatience l'heure du départ, pour être un homme comme les autres, avec les autres, mais qui cachaient ce goût peut-être d'une aventure derrière le langage sceptique, bafoueur, méprisant, qu'ils tenaient des embusqués ; de ceux-là enfin, dont beaucoup moururent, mais pour qui cette guerre-là quoi qu'on fît, n'était pas, ne pouvait pas être leur guerre. Parce que cette guerre-là, on voyait trop de quoi elle était faite. C'était une guerre des vieux, pour des raisons qui avaient exalté les vieux, qui ne touchaient pas les jeunes, et c'étaient les jeunes qui la faisaient pour les vieux.

Tout ceci dit comme nous le sentions. Je ne prends pas aujourd'hui, tant s'en faut, à mon actif d'homme, ce qu'enfant ou presque je pensais avec d'autres enfants. Dépourvus que nous étions de toute idéologie cohérente. **Ne voyant guère plus loin que notre famille, nos couchages, nos goûts. Guère plus loin que le bout de notre nez.**

A vrai dire, je ne voulais pas parler ici de la guerre, de leur guerre. J'y ai été tardivement, mais assez pour en connaître quelques sales coins. Mes camarades se moquaient de moi, peu après l'armistice, parce que j'en avais rapporté la croix de guerre. Moi-même, j'en avais assez honte.

Il faut dire que cette guerre était déjà devenue une guerre victorieuse. Et une victoire, avec ce que cela comporte de revues de fin d'année, de liquidation des stocks américains, et d'énorme bordel international, cela n'est pas du tout fait pour exalter les jeunes gens de la sorte que j'ai plus ou moins décrite. Il y avait une nausée de tout cela, que nous étendions à la guerre elle-même ; et nous pensions que puisqu'elle était finie, il fallait qu'elle le fût complètement, qu'on n'en parlât plus. D'autant qu'il y avait une exploitation commerciale de la guerre par la littérature, un faux air sacré donné à tout ce que quiconque y avait mis les pieds en disait, écrivit-il avec ces pieds-là... Enfin, je m'enorgueillissais que dans mon premier roman, écrit pour une part au Chemin des Dames, il n'y eût qu'une plaisanterie de deux lignes pour indiquer que l'auteur savait qu'il y avait eu une guerre en France, en ce temps-là. Pour nous engager dans cette voie, il faut ajouter l'indignation que de tels sentiments provoquaient, quand le massacre était encore chaud. Nous y voyions la preuve par la bêtise universelle du bien-fondé de notre défi

Aragon, *Pour expliquer ce que j'étais* (manuscrit de 1942), édition posthume Gallimard, 1989, p. 34 à 37.

Texte 6

Le mot « armistice » est le plus beau du monde, pensait Félicité. Mais une ombre étreignait son cœur généreux : comment partager la joie des autres quand ce jour de paix ne ramènera aucun soldat dans votre maison ? Jules était mort. Petit-Louis était mort. Il ne fallait pas l'oublier. Est-ce que les enfants n'allaient pas justement se mettre à réclamer leur père ? Cette possibilité l'inquiétait. Pauvres petits ! Elle n'attendait personne. On prévenait déjà que la démobilisation serait lente, qu'il faudrait être patient, que beaucoup de soldats étaient blessés... Félicité se désolait qu'aucune de ces exhortations ne la concernât. Patiente ! A la place des chanceuses, comme elle l'aurait été, croyait-elle. Les cloches sonnaient. On criait partout. Ils criaient parce que c'était fini comme ils avaient crié parce que ça commençait, remarquait Félicité. Il fallait de la bonté pour se réjouir avec la foule. Elle l'écrivait à Brêle qui, en Espagne, commençait à revivre. Son cœur là-bas recollait ses fragments, nourrissant une fringale de beauté avec le visage de Félicité. Quel prénom elle avait là ! pensait-il, plongé dans la belle eau de l'amour naissant. La vie et la mort se nouaient en une embrassade funeste au creux de lui-même. Une ouverture lumineuse s'était faite dans le sombre de la guerre, mais la mémoire ne s'effaçait pas devant l'avenir. *Nous serons toujours des êtres d'après cette barbarie, écrivait Brêle, et vous verrez, bientôt on ne saura même plus pourquoi l'on s'est battus. D'ailleurs ça fait bien longtemps que personne ne le sait plus. On découvrira que tout ça n'a servi à rien.*

Félicité se nourrissait de papier. Elle fouillait dans ce même vaisselier où quatre années plus tôt Jules avait cherché son livret. Les lettres qu'il avait écrites étaient toutes là. Maintenant que Julia était morte, il n'était plus nécessaire de les cacher. Qu'est-ce qui est nécessaire, d'ailleurs ? pensait Félicité. Ses yeux caressaient les mots de Jules. *J'ai le moral*, écrivait Jules. *On les aura ! J'ai le moral et je t'aime. Dieu te garde, ma belle chérie.* Comme elle avait pleuré en lisant ces lignes ! D'ailleurs, elle ne les lirait plus, car les larmes avaient tout effacé.

Alice Ferney, *Dans la guerre* (2003), Actes Sud, chapitre X, « Armistice », p. 479-480.